

— Cela veut dire, mes amis, répondit Maurice, que l'original du tableau que vous venez de voir, appartenait à Mademoiselle; que c'était l'œuvre d'un grand maître; qu'il m'était tombé entre les mains d'une façon fortuite et pour ainsi dire providentielle; que je l'ai vendu dix mille dollars; et que j'en remets tout simplement le prix à qui de droit.

— Mais, Monsieur, fit Suzanne, que ces assauts multipliés avaient rendue toute pâle et toute nerveuse, vous ne me devez rien. Ce tableau ne m'appartenait plus; je l'avais vendu.

— Oh! non, Mademoiselle, vous ne l'aviez pas vendu; comme un bon ange que vous êtes, vous aviez sacrifié cette relique de famille qui vous était chère, pour venir au secours de ma pauvre mère malade et délaissée.

— Qu'importe, Monsieur! Même en supposant un acte aussi charitable de ma part, je ne puis m'attribuer la propriété d'un objet sur lequel j'ai perdu tout droit de réclamation.

— Mademoiselle...

— Non, Monsieur, je ne puis prendre cet argent, fit Suzanne en remettant l'enveloppe au jeune homme. Il n'est pas à moi.

— Alors, tiens, mère! fit Maurice en mettant la traite entre les mains de l'aveugle; donne-lui cela toi-même, puisqu'elle ne veut rien accepter de moi...

— Maurice, tu es digne de ton père! dit solennellement la pauvre aveugle.

Et s'adressant à Suzanne :

— Ma fille, dit elle, Suzanne, mon enfant, accepte cette somme; elle est à toi; c'est la prédiction de ta grand'maman qui s'accomplit: tu te souviens, ce tableau devait te porter bonheur. Tu as pris soin de moi, tu m'as soulagée dans ma détresse, tu as veillé à mon chevet, tu m'as sauvé la vie; Dieu t'en récompense par la main de mon fils, et par l'intermédiaire inconscient de l'objet même dont ta charité s'était servie. Prends cet argent!

— Non, Madame, inutile d'insister, fit Suzanne inébranlable. Cet argent n'est pas à moi!

— Mais il t'est dû.

— Madame Flavigny, si j'avais quelque titre à votre reconnaissance, ce ne serait pas une raison pour moi, n'est-ce pas, d'accepter le paiement d'un service rendu?

— Et moi, Mademoiselle, intervint Maurice, je ne saurais garder cet argent qui vous appartient. M'enrichir au prix de votre sacrifice — à vous à qui je dois tant — ce serait une lâcheté qui me rendrait méprisable à mes propres yeux. Acceptez, je vous en prie... Suzanne! dit-il.